

ÉPREUVE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS

SÉRIES S - ES

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 2

L'usage des calculatrices est interdit.

Objet d'étude : Théâtre : texte et représentation.

Le sujet comprend :

Texte A : Pierre Corneille, *Horace*, acte IV, scène 5, extrait (1640)

Texte B : Victor Hugo, *Hernani*, acte II, scène 4, extrait (1830)

Texte C : Jean Giraudoux, *Electre*, acte II, scène 8, extrait (1937)

Annexe : Denis Diderot, *Paradoxe sur le comédien* (1773)

Le candidat s'assurera qu'il est en possession du sujet correspondant à sa série.

Texte A – Pierre Corneille (1606-1684), *Horace* (1640), acte IV, scène 5 (extrait)

[*Camille, Romaine, sœur d'Horace aime Curiace qui vient de mourir de la main d'Horace.*]

Camille

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien ;
Et si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme :
Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort ;
5 Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée ;
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
Qui comme une Furie¹ attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas.
10 Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,
Et que jusques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une seconde fois !
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
15 Que tu tombes au point de me porter envie,
Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité !

1. Déesse de la vengeance chez les Romains.

Horace

Ô ciel ! Qui vit jamais une pareille rage !
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
20 Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

Camille

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
25 Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
Rome enfin, que je hais parce qu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Saper ses fondements encor mal assurés !
30 Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers !
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
35 Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre²,
Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en poudre,
40 Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

2. L'arme de Jupiter.

Horace, mettant l'épée à la main et poursuivant sa sœur, qui s'enfuit.
C'est trop, ma patience à la raison fait place.
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace !

Camille, blessée, derrière le théâtre.

Ah ! Traître !

Horace, revenant sur le théâtre.

45 Ainsi reçoive un châtement soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi romain !

Texte B – Victor Hugo (1802-1885), *Hernani* (1830), acte II, scène 4 (extrait)

[*Doña Sol* veut fuir avec *Hernani* menacé de mort par le roi, mais *Hernani* refuse de lui faire courir ce danger.]

DOÑA SOL

Hernani ! Dieu ! Je tremble !
Eh bien, hâtons-nous donc alors ! fuyons ensemble !

HERNANI

Ensemble ! non, non. L'heure en est passée ! Hélas !
Doña Sol, à mes yeux quand tu te révélas,
5 Bonne, et daignant m'aimer d'un amour secourable,
J'ai bien pu vous offrir, moi, pauvre misérable,
Ma montagne, mon bois, mon torrent, - ta pitié
M'enhardissait, - mon pain de proscrit, la moitié
Du lit vert et touffu que la forêt me donne ;
10 Mais t'offrir la moitié de l'échafaud ! pardonne,
Doña Sol ! l'échafaud, c'est à moi seul !

DOÑA SOL

Pourtant
Vous me l'aviez promis !

HERNANI, *tombant à ses genoux.*

15 Ange ! ah ! dans cet instant
Où la mort vient peut-être, où s'approche dans l'ombre
Un sombre dénoûment pour un destin bien sombre,
Je le déclare ici, proscrit, traînant au flanc
Un souci profond, né dans un berceau sanglant,
Si noir que soit le deuil qui s'épand sur ma vie,
20 Je suis un homme heureux, et je veux qu'on m'envie,
Car vous m'avez aimé ! car vous me l'avez dit !
Car vous avez tout bas béni mon front maudit !

DOÑA SOL, *penchée sur sa tête.*

Hernani !

HERNANI

25 Loué soit le sort doux et propice
Qui me mit cette fleur au bord du précipice !

Il se relève

Et ce n'est pas pour vous que je parle en ce lieu,
Je parle pour le ciel qui m'écoute, et pour Dieu.

DOÑA SOL

Souffre que je te suive.

HERNANI

30 Ah ! ce serait un crime
Que d'arracher la fleur en tombant dans l'abîme !
Va, j'en ai respiré le parfum ! c'est assez !
Renoue à d'autres jours tes jours par moi froissés.
Epouse ce vieillard. C'est moi qui te délie.
Je rentre dans ma nuit. Toi, sois heureuse, oublie !

DOÑA SOL

35 Non, je te suis ! Je veux ma part de ton linceul !
Je m'attache à tes pas.

HERNANI, *la serrant dans ses bras.*

Oh ! laisse-moi fuir seul.

Il la quitte avec un mouvement convulsif.

DOÑA SOL, *douloureusement et joignant les mains.*

40 Hernani ! tu me fuis ! Ainsi donc, insensée,
Avoir donné sa vie, et se voir repoussée,
Et n'avoir, après tant d'amour et tant d'ennui,
Pas même le bonheur de mourir près de lui !

HERNANI

Je suis banni ! je suis proscrit ! je suis funeste !

DOÑA SOL

Ah ! vous êtes ingrat !

HERNANI, *revenant sur ses pas.*

45 Eh bien, non ! non, je reste.
Tu le veux, me voici. Viens, oh ! viens dans mes bras !
Je reste, et resterai tant que tu le voudras.
Oublions-les ! restons. -

Il l'assied sur un banc.

Sieds-toi sur cette pierre.

Il se place à ses pieds.

50 Des flammes de tes yeux inonde ma paupière,
Chante-moi quelque chant comme parfois le soir
Tu m'en chantaient, avec des pleurs dans ton oeil noir !
Soyons heureux ! buvons, car la coupe est remplie,
Car cette heure est à nous, et le reste est folie.
55 Parle-moi, ravis-moi ! N'est-ce pas qu'il est doux
D'aimer et de sentir qu'on vous aime à genoux ?
D'être deux ? d'être seuls ? et que c'est douce chose
De se parler d'amour la nuit quand tout repose ?
Oh ! laisse-moi dormir et rêver sur ton sein,
Doña Sol ! mon amour ! ma beauté !

Bruit de cloches au loin.

DOÑA SOL, *se levant effarée.*

60 Entends-tu ? le tocsin !

Le tocsin¹ !

1. Sonnerie de cloche donnant l'alarme lors de
de catastrophes et annonçant ici l'issue fatale.

Texte C – Jean Giraudoux (1882-1944), *Electre* (1937), acte II, scène 8 (extrait)

[*Clytemnestre révèle à sa fille Electre la haine qu'elle vouait à son époux Agamemnon...*]

CLYTEMNESTRE

Oui, je le haïssais. Oui, tu vas savoir enfin ce qu'il était, ce père admirable ! Oui, après vingt ans, je vais m'offrir la joie que s'est offerte Agathe¹... Une femme est à tout le monde. Il y a tout juste au monde un homme auquel elle ne soit pas. Le seul homme auquel je n'étais pas, c'était le roi des rois, le père des pères, c'était lui ! Du jour où il est venu m'arracher à ma maison, avec sa barbe bouclée, de cette main dont il relevait toujours le petit doigt, je l'ai haï. Il le relevait pour boire, il le relevait pour conduire, le cheval s'emballât-il, et quand il tenait son sceptre..., et quand il me tenait moi-même, je ne sentais sur mon dos que la pression de quatre doigts : j'en étais folle, et quand dans l'aube il livra à la mort ta sœur Iphigénie, horreur, je voyais aux deux mains le petit doigt se détacher sur le soleil ! Le roi des rois, quelle dérision ! Il était pompeux, indécis, niais. C'était le fat des fats, le crédule des crédules. Le roi des rois n'a jamais été que ce petit doigt et cette barbe que rien ne rendait lisse. Inutile, l'eau du bain, sous laquelle je plongeais sa tête, inutile la nuit de faux amour, où je la tirais et l'emmêlais, inutile cet orage de Delphes sous lequel les cheveux des danseuses n'étaient plus que ces crins ; de l'eau, du lit, de l'averse, du temps, elle ressortait en or, avec ses annelages². Et il me faisait signe d'approcher, de cette main à petit doigt, et je venais en souriant. Pourquoi ?...

1. Personnage de la pièce qui revendique sa liberté.

2. Boucles.

ANNEXE – Denis Diderot (1713-1784), *Paradoxe sur le comédien* (1773) (extrait)

Qu'est-ce donc que le vrai de la scène ? C'est la conformité des actions, des discours, de la figure, de la voix, du mouvement, du geste, avec un modèle idéal imaginé par le poète, et souvent exagéré par le comédien. Voilà le merveilleux¹. Ce modèle n'influe pas seulement sur le ton ; il modifie jusqu'à la démarche, jusqu'au maintien. De là, vient que le comédien dans la rue ou sur la scène sont deux personnages si différents, qu'on a peine à les reconnaître.

1. qui sort de l'ordinaire et suscite l'étonnement.

ECRITURE

I- Après avoir lu tous les textes du corpus, vous répondrez à la question suivante : (4 points)

Vous analyserez comment l'intensité des passions est exprimée dans les textes de Corneille, Hugo et Giraudoux.

Vous justifierez votre réponse à l'aide d'éléments précis.

II – Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (16 points)

1. Commentaire

Vous ferez le commentaire du texte B extrait de *Hernani* de Victor Hugo depuis le vers 23 (à partir de la réplique de Doña Sol) jusqu'à la fin.

2. Dissertation

Diderot, dans *Paradoxe sur le comédien*, estime que « le vrai de la scène » dépend d'un jeu « souvent exagéré par le comédien » (voir annexe). Le théâtre, tant dans son texte que dans sa représentation, repose-t-il nécessairement sur l'exagération ? Vous appuierez votre réflexion sur les textes du corpus et les œuvres étudiées en classe ou vues à la scène et vos lectures personnelles.

3. Invention

Un metteur en scène donne des consignes de jeu théâtral à l'actrice qui doit interpréter le rôle de Camille (voir texte A). Rédigez un dialogue entre le metteur en scène et son actrice qui fasse apparaître des divergences de vues quant à la manière d'incarner l'intensité des sentiments qui habitent Camille sur scène.